

MRIDULA GARG

CHITTAKOBRA
(Le cobra de l'esprit)

roman

*Traduit du hindi par
Florence Pasche Guignard et Philippe Lang*

ÉDITIONS BANYAN
PARIS

Réalisé avec le soutien de l'Antenne Université Laval du Réseau Québécois en Études Féministes.



Titre original :

चित्तकोबरा

© Mridula Garg, 1979

© Éditions Banyan, 2022
pour la traduction française
ISBN : 979-10-96596-33-1

© Illustration graphique couverture :
Guillaume le Guillou, 2022

www.editions-banyan.com

Les termes suivi d'un astérisque sont définis dans un glossaire en fin d'ouvrage. D'autres explications ou références contextuelles minimales sont données en notes.

AVANT-PROPOS

Chittakobra n'est pas le premier roman de Mridula Garg, mais c'est le seul, sur la trentaine d'œuvres qu'elle a produites, qui lui a valu d'être arrêtée pour obscénité.

Au-delà du thème de l'adultère, qu'elle n'est de loin pas la première à traiter, on peut se demander pourquoi ce roman a suscité de telles réactions et causé tant de problèmes à son auteure. Qu'est-ce qui a mené à la censure morale et littéraire et, en parallèle, à une contestation juridique qui a traîné sur deux ans pour finalement ne jamais aboutir à une condamnation de Mridula Garg ? Il est désormais possible d'apporter des éléments de réponse à ces questions et de considérer sous un autre angle la question de la censure, notamment autour des évocations littéraires du corps des femmes et de la sexualité, jugées comme potentiellement obscènes dans le contexte particulier de la publication du roman. En effet, à plusieurs décennies de distance de ces événements, dans un article de 2010¹ puis dans un entretien de 2018², ainsi qu'à d'autres occasions où elle a pris la parole en public, Mridula Garg est revenue sur cette affaire dont cet avant-propos résume quelques éléments.

En 1979, la maison d'édition National Publishing House, à Delhi, publie le roman hindi *Chittakobra*, que Mridula Garg dit avoir écrit d'une traite, de façon très intense, en vingt-six jours. Peu de temps après, l'hebdomadaire hindiphone *Sarika*, dans lequel elle-même avait déjà publié par le passé, présente un extrait, accompagné d'une lettre qualifiant le roman d'obscène. L'extrait en question correspond aux dernières pages du chapitre 18 de cette traduction française, qui décrivent le ressenti de la narratrice, Manu, pendant une relation sexuelle avec Mahesh, son mari. La description, limitée à ces quelques pages intenses, est certes graphique. L'usage de certains termes est nécessaire pour souligner dans le récit le côté mécanique de l'acte sexuel auquel prend part la narratrice. La pénétration, notamment, est décrite de son point de vue féminin, où elle dissocie son corps de son esprit, même pendant l'orgasme. L'épouse se sert du corps de son mari en y prenant mécaniquement du plaisir et tout en réfléchissant à d'autres choses. Selon l'analyse de la controverse qu'offrira Garg des décennies plus tard, les hommes usent souvent du corps des femmes, y compris la leur, comme d'une commodité, et cette partie du récit a donc pu choquer par l'inversion qu'elle propose : ici, c'est la femme qui « utilise » le corps de l'homme, tout en restant comme déconnectée de l'aspect relationnel. Le problème, avec ce roman, n'était pas tant d'écrire sur le corps des femmes, ni même sur l'acte sexuel, mais sur la sexualité d'une femme qui ne correspondait pas à ce qu'on attendait d'une épouse. On peut aussi remarquer que, même des années plus tard, Garg ne relève pas de reproches d'obscénité portant sur le fait que la narratrice, Manu, commet un adultère avec son amant, Richard. Dans *Chittakobra*, les allusions aux ébats extra-conjugaux de Manu et Richard sont bien plus vagues et moins crues

¹ Garg, Mridula. "The night I was arrested". *The Hindu*. 6 novembre 2010. Édition en ligne.

² Gill, Harsimran. "A woman's sexuality is still a threatening thing" : Mridula Garg, 39 years after her "obscene novel". *Scroll.in*. 18 février 2018.

que le passage en question. Ainsi, le cœur du scandale ne concerne pas la femme et son amant, mais l'épouse et son mari !

Pendant plus d'un an, la controverse se développe au sein et au-delà de la communauté littéraire. Dans un article de 2010, soit plus de trente ans après les faits, Garg se demandera pourquoi une grande partie de cette communauté a assisté à tout ceci en silence, et si cela s'explique par le fait qu'elle était « une jeune femme traquée qui a refusé de se cacher derrière un bienfaiteur homme ». Elle mentionnera aussi quelques journalistes et écrivains qui lui ont témoigné leur soutien, y compris les éditeurs du magazine littéraire *Punashch* et du journal dominical *Patriot*. Dans tous les cas, elle garde la certitude que les choses ne se seraient pas passées ainsi si elle avait été un homme.

Le scandale prend de l'ampleur. L'année suivante, Mridula Garg est finalement arrêtée par deux policiers, un vendredi soir de juin 1980, alors que son mari est absent – ce qui pose problème aux officiers – et que ses deux fils, adolescents, viennent de rentrer à la maison. Finalement, à la discrétion des agents, un témoin, mâle et adulte, signe un formulaire de remise en liberté sous caution. Ceci évite à Garg d'être amenée au poste de police et de devoir y passer toute la fin de semaine. L'action en justice par l'administration de Delhi se poursuit en vertu d'une loi sur l'obscénité (« Obscenity Act », ou section 292 du code pénal indien). Le procès qui débute durera environ deux ans pendant lesquels la vente du livre sera interdite et les stocks saisis. Il est intéressant de remarquer que le livre n'a pas été tout simplement banni ou censuré mais, comme l'explique l'auteure dans l'article détaillé de 2010, qu'une plainte contre elle avait été déposée auprès de l'administration de Delhi, conduisant à une enquête et à de nombreux tracasseries, notamment des visites régulières de la police. Il s'agit clairement de formes d'intimidation.

Garg ne s'en laisse pas conter et continue de travailler sur son prochain roman, *Anitya*, à forte connotation politique³ et interrogeant les idéaux gandhiens de non-violence, publié en 1980. Après des tractations judiciaires complexes, en décembre 1982, L. M. Singhvi, l'avocat de Mridula Garg, obtient finalement du lieutenant-gouverneur de Delhi que la plainte soit retirée, le soir avant son passage prévu au tribunal.

Certes, Mridula Garg n'a pas été jetée en prison, ni même amenée au poste de police pour un interrogatoire, et n'a pas été condamnée suite à la plainte pour obscénité. Il aurait très bien pu en être autrement et il demeure qu'elle a subi des pressions et reçu relativement peu de soutien de la communauté littéraire de l'époque pendant que des personnes qui n'avaient même pas lu le livre en entier débattaient de cette accusation d'obscénité dans ces quelques pages de fiction littéraire et, peut-être, étendaient cette suspicion à l'auteure elle-même. Le roman a continué à faire parler de lui et Mridula Garg à écrire. Elle a reçu plusieurs prix littéraires prestigieux, comme le Sahitya Akademi Award en 2013.

À l'heure où certaines formes de liberté d'expression et de parole commencent à se trouver dangereusement remises en question, il reste utile de s'interroger sur les standards à l'œuvre dans les mécanismes, formels ou informels, juridiques ou sociaux, de censure, en particulier ceux qui concernent les femmes et ceux et celles qui écrivent à ce sujet, qu'il s'agisse ou non de fiction. Plus de quarante ans après la publication en hindi de *Chittakobra*, en Inde comme ailleurs, de telles questions restent pertinentes. Le lectorat francophone, qui découvre ce livre aujourd'hui, dans un tout autre contexte politique, culturel et religieux, décidera par lui-même de la qualification à donner à ce récit.

³ Voir aussi : Castaing, Anne. « Mridulā Garg [Calcutta 1938] », dans Béatrice Didier, Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber (éd.), *Le Dictionnaire universel des créatrices*, Paris, Éditions des femmes, 2013.

CHAPITRE 1

Mon compagnon de voyage, quelqu'un avait demandé : où mène cette route ?

On lui avait répondu : nulle part. Elle reste ici.

Et c'est vrai, la route ne mène vraiment nulle part ! Est-ce important ou est-ce inutile ? Inerte, elle reste à sa place. Silencieuse, immobile, les bras tendus. Quelqu'un s'é gare dans son giron et cela lui est égal.

Les voyageurs aussi sont tous indifférents à elle. Ils prennent refuge dans ses bras. Ils piétinent sa poitrine sans même jeter un regard sur elle. Ils vont marchant, absorbés par leur propre voyage. Est-il juste, alors, de les appeler « compagnons de voyage » ?

En quoi cela concerne-t-il la route ? Elle ne part pas en voyage. Elle n'a ni début, ni fin. Elle ne vient de nulle part, elle ne doit aller nulle part.

A-t-elle vraiment besoin d'un compagnon de voyage ?

Je ne suis rien d'autre qu'une route. Le but m'est indifférent.

Mais au début ? Je me souviens de chaque début. J'aimerais te raconter quand et comment mon voyage a commencé.

Il me faut un compagnon de voyage. Mais je n'ai pas de but. Tu ne peux pas venir avec moi jusqu'au terme de mon voyage.

Alors, accompagne-moi tant que mon histoire ne sera pas achevée. J'essayerai de la terminer avant d'avoir fini le voyage. Je parle de ton voyage.

Mon voyage ne fait qu'un avec l'histoire. Lorsque celle-ci s'achèvera, mon voyage fera de même. Toutefois, je gagnerai un peu de temps. Une fois l'histoire racontée, je me séparerai de toi et m'en irai à l'autre extrémité de la route. Ton voyage ne sera pas frappé par le mauvais sort. Après quelques pas, je disparaîtrai. Je continuerai seule mon voyage. Tu n'auras plus de nouvelles de moi. Ne crains rien. Tu seras certainement mon compagnon de voyage, mais tu ne seras pas associé à sa fin.

Une chose encore : je me dois de te raconter l'histoire, mais, dans mon esprit, tout est confus. Quand il était là, quand il ne l'était pas, quand il a fait son apparition dans ma vie pour la toute première fois, je ne m'en souviens pas. Il m'est impossible de croire qu'il y a eu un temps où il n'était pas là. Est-ce que j'existais alors ?

Pour cette raison, ne m'en veux pas s'il va être ainsi présent dans chaque aspect de mon histoire.

CHAPITRE 2

— Regarde ! Il y a un halo tout autour de la lune. Il est tout bleu, tu le vois ?

— Oui. Pourquoi tout à coup cette lumière bleue ?

— Cela arrive parfois.

— Quand ?

— Quand une grande âme vient au monde.

— Une grande âme ? Cela veut dire que juste maintenant une grande âme est en train de naître ? Nous en sommes témoins. Lorsqu'elle sera née, le halo disparaîtra ?

— Oui.

J'ai éclaté de rire.

— Mais pourquoi ris-tu ? Qu'y a-t-il de si étonnant à ça ?

J'ai continué à rire.

— La grande âme descendra de la lune ?

— Pourquoi descendrait-elle de la lune ? Elle naîtra d'un utérus. Qu'y a-t-il d'étonnant à ça ? Dans un pays où, chaque seconde, dix enfants naissent, il n'y aurait pas une seule grande âme ?

— Alors la lune devrait être entourée d'un halo tous les jours.

— Tu regardes la lune tous les jours ?

— Non.

— Alors comment peux-tu le savoir ?

— Mais c'est la première fois aujourd'hui que je vois un halo.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Cela signifie qu'une grande âme naîtra dans ton enfant.

— Mon enfant ?

— Oui, notre enfant. Le mien et le tien. Tu verras bien.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout. Regarde ! Quand deux personnes s'aiment – à l'écart du monde – comme nous, ils donnent naissance à une grande âme.

— Si c'était comme ça !

— Si c'était comme ça !

— Et si ça n'était pas comme ça ?

Je suis folle. Ils sont encore là. L'enfant et lui aussi. Sur la lune. Il m'a épiée au travers du halo de lumière bleue et m'a vue. Chaque fois qu'il y a un halo autour de la lune – un halo de lumière bleue – il pense à moi. Une grande âme prend naissance. L'âme est toujours grande. Une âme prend naissance en moi.

Ce n'est pas tous les jours qu'un halo se forme autour de la lune.

C'est vrai que je ne regarde pas la lune tous les jours. Je ne vais pas tous les jours sous le ciel dégagé. Les soirées se passent dans des chambres fermées, sans lune. Même s'il pense à moi tous les jours, le halo ne se forme pas chaque fois. Ce n'est pas aussi simple, n'est-ce pas ?

Huit années ont passé. Notre enfant serait maintenant en quatrième année. S'il était là. Il était entré dans mon ventre sous le halo de la lune. Il y serait entré... s'il était là.

Est-ce que seulement huit années ont passé, ou neuf, ou dix ou d'innombrables ?

Lorsqu'il y a un halo bleu autour de la lune, ce n'est qu'un halo bleu et rien d'autre. Je suis à l'intérieur du halo. Une âme naît en moi.

J'ai sorti de mon sac un petit miroir et j'y ai emprisonné le reflet de la lune. Maintenant le halo bleu était tout proche de moi. Si près qu'en tendant la main je pouvais le toucher.

Je ne l'ai pas fait. Je suis devenue plus intelligente désormais. Je n'essaie pas de dévoiler la vérité cachée. Le rêve ne se brisera-t-il pas si j'étends la main et qu'elle se heurte au miroir ?

Pourquoi devrais-je le toucher ? Cela ne suffit-il pas que je puisse le faire ?

L'image du halo de lumière bleue dans le miroir... Si proche de moi ! Je le regarde, envoûtée.

— Viens ! Dansons !

— Pourquoi ?

— Comment « pourquoi » ? Tu n'es pas heureuse ?

— Très.

— Alors ! Si on est heureux on a envie de danser, non ?

— Oui.

— Pourquoi alors ne dansons-nous pas ?

— Je ne sais pas.

— Non, non. Dire « je ne sais pas » ne servira à rien. Tu dois le savoir. Notre corps se balance. Chaque cheveu chante. Les mains et les pieds tremblent. Et pourtant nous ne dansons pas. Pourquoi pas ?

— Parce que... Personne ne danse, ai-je dit après une courte réflexion.

— Tout à fait juste. C'est la raison. Nous ne dansons pas parce que personne ne danse. Nous avons peur... Comment pouvons-nous danser si personne ne danse ? Que diront les gens ? Les gens ! Bien, dis-moi honnêtement quelle est la première chose qui te vient à l'esprit quand tu penses aux gens ?

— Va au diable ! ai-je dit en riant.

— Non, non. Ne ris pas ! Dis aux gens qu'ils peuvent bien causer, nous danserons quand même. Si vous ne voulez pas danser, allez au diable ! Viens, dansons !

Et nous avons commencé à danser, enlacés, en nous balançant, sous le halo bleu de la lune, au rythme d'une musique indiscernable venant de loin.

Le rythme de la musique a cessé. Nous avons continué à danser. Ivres et inconscients. Tant que nous n'étions pas épuisés. Jusqu'à ce que nous nous écroulions sur l'herbe, enlacés, dans les bras l'un de l'autre, sous le halo de la lune.

J'ai serré le miroir pour retenir le reflet de la lune malgré le balancement. Et lentement, je me suis mise à danser au rythme de la musique venant de loin.

— Eh, Madame Goyal, qu'est-ce qui se passe ? a retenti une voix.

— On dirait qu'elle est ivre, a dit quelqu'un en riant.

— Ne restez donc pas toute seule, Madame Goyal, venez, entrez. Tout le monde attend.

— Nous cherchons des partenaires, ici. Et vous êtes toute seule là-bas...

— Nous avons organisé tout ce bal pour vous.

— Entrez dans la pièce. De la lumière tamisée, de la musique, des partenaires : tout y est !

— Et de l'alcool. Aujourd'hui, les hommes ont beaucoup bu.

— Et les femmes aussi. De nos jours elles boivent même plus que les hommes.

— En quantité. Venez. Venez à l'intérieur.

Les voix se mêlent... Et moi, je suis là. À une fête... *Mister and Mrs Saxena cordially invite you to cocktails and dinner*⁴.

Oui, nous avons répondu positivement à cette invitation hier seulement. Mahesh l'avait fait pour nous deux... *Mister and Mrs Goyal will be very glad to come*⁵...

Mais lorsque quelqu'un est heureux, il danse : sous le halo de la lune, sous le ciel, en s'abandonnant. Une âme prend naissance en lui.

Je suis entrée dans la pièce et j'ai été prise dans un tourbillon de voix.

Mahesh s'est précipité vers moi.

— Que s'est-il passé ? a-t-il demandé tendrement, avec crainte. Tu vas bien ? Pourquoi es-tu sortie ?

— Il y a le halo de lumière bleue autour de la lune, ai-je dit.

— Et alors ?

Mahesh s'est approché de moi.

— Et alors ?

Il a pris ma main dans la sienne et a demandé :

— Et ensuite ?

⁴ NdT : Monsieur et Madame Saxena vous invitent cordialement aux cocktails et au dîner. En anglais dans le texte.

⁵ NdT : Monsieur et Madame Goyal seront très heureux de venir. En anglais dans le texte.

Quelques personnes, debout tout près, se sont mises à plaisanter et à rire.

La main de Mahesh a touché le miroir.

Troublée, j'ai retiré ma main et j'ai remis le miroir dans mon sac.

Maintenant je suis un être humain.

Maintenant tout va bien... ou tout est faux.

— Tu vas bien, tu es sûre ? a redemandé Mahesh.

— Oui, ai-je dit.

— Alors viens, dansons.

— Non !

Un « non » comme un cri. Totalement inapproprié dans la pièce.

Tellement de gens dansent ici. Dans la pièce. Sous la lumière jaune. Faisant un avec la musique. Ils dansent parce que tout le monde danse. Ils sont les symboles de la réussite de la *cocktail party*⁶. Ils dansent grâce à la civilité de Monsieur et Madame Saxena. Ils dansent, c'est pourquoi il est évident qu'ils sont heureux. Qu'ils devraient être heureux. C'est un bonheur tout ordinaire.

Ils dansent en changeant de partenaire. C'est une des règles de leur société. Ces gens ne commettent pas de fautes sociales.

S'ils cessent de danser, ceux-ci, ceux-là, puis encore ces autres, alors plus personne ne dansera. Personne ne dansera tout seul.

Si, à un moment donné, la mélodie se dissipait et s'arrêterait... Supposons que le disque ait des ratés, alors tout le monde arrêtera de danser. Ils ne peuvent danser qu'en un groupe qui suit une musique extérieure, jamais seuls sur une musique intérieure.

C'est un lieu public, la *cocktail party* de Monsieur et Madame Saxena. Ils sont tous des êtres grégaires. Monsieur, Madame Untel. Ils dansent ensemble, s'arrêtent ensemble, changent de partenaires et recommencent à danser.

Le halo bleu de la lune est insignifiant ici.

Tant de cœurs battent ensemble, mais pas un ne bat tout seul. Une lumière jaune et faible comme le pouls d'un malade est ici la plus adaptée.

Debout dans un coin, silencieuse, j'observe tout.

Je suis dans la pièce, mais libre de leur musique et du halo de leur lumière.

⁶ NdT : en anglais dans le texte.

C'est bien ainsi. Parmi eux, personne ne sait que j'ai fait descendre le halo bleu de la lune dans mon miroir et que je l'ai mis à l'abri dans mon sac. Où que je sois, il sera toujours avec moi.

CHAPITRE 3

- Quelles photos inutiles ! ai-je dit.
- Inutiles ! Tu les dis inutiles ? Elles sont excellentes, a-t-il protesté immédiatement.
- Elles sont inutiles. Absolument inutiles ! Je te demande si tu dois vraiment, à chaque instant, te promener avec un appareil photo autour du cou ?
- J'aime bien te photographier.
- Pourquoi ? Je suis déjà ici. A quoi ça sert de prendre une photo ?
- Sur une photo tu ne bouges pas. Tu ne batailles pas, tu n'argumentes pas, tu ne contestes pas. Ça me plaît.
- Mensonge. Que des mensonges ! Pourquoi mens-tu pareillement ?
- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- Cela veut dire que tu mens. *You lie !⁷* Maintenant tu as compris ? En hindi, en anglais, tu comprends au moins une des deux langues ?
- Je comprends. Je comprends les deux langues. Mais je te répète ma question : pourquoi est-ce un mensonge ?
- Parce que tu n'as pas dit ce que tu voulais vraiment dire. Tu voulais dire : « Je prends des photos parce que, quand tu ne seras plus là, elles seront toujours là. »
- *Nonsense !⁸*
- Encore un mensonge ! Tu penses continuellement à mon absence. C'est pour ça que tu prends des photos. Regarde... Si tu dis des mensonges, fais-le au moins comme il faut, sinon tiens-en toi à la vérité. Tu prends des photos de moi quand je suis en train de discuter, d'argumenter, de me quereller et alors tu dis...
- Au moins sur les photos tu restes bien tranquille. Voilà le fruit de ma réflexion.
- Tu réfléchis mal. Tu sais... Non, tu veux certainement qu'un jour nous ne soyons plus ensemble, c'est pour ça que tu prends des photos.
- Je veux ça ?
- Oui, certainement. Au fond de ton cœur.
- Tu es folle.
- D'accord, tu ne le veux pas, mais tu le sais, non ?
- Je le sais parce que tu... Tu parles toujours de ta mort. De tes désirs de mort. L'ombre de la mort plane tout le temps au-dessus de ta tête.
- Alors ?
- Alors... Alors tu es une idiote !

⁷ NdT : Tu mens. En anglais dans le texte, en répétition.

⁸ NdT : [Cela n'a] aucun sens. En anglais dans le texte.

— Tu crois que je vais bientôt mourir ?
— Je ne le crois pas. C'est toi qui veux que je le croie.
— Et quand je mourrai, tu pourras faire tout ce que tu veux de ces photos de moi.
— Tu es folle. Complètement folle. Comment un moment capturé peut-il remplacer un temps infini ?
— Tu en feras quoi de ces photos inutiles ?
— Qu'est-ce que j'en ferai ? Mais je les garderai.
— Tu garderas toutes ces photos ? Pour quoi faire ? Pour nourrir les termites ? Ces photos inutiles après ma mort...
— Et voilà, ça recommence ! Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit ? Ces photos ne sont pas inutiles !
— Si. Elles sont inutiles. Complètement inutiles !
— Pourquoi tu te sens obligée de parler si fort ? C'est parce que tu sais que tu as tort ?
— Non. C'est parce que c'est vrai. La vérité doit être dite à voix haute. Il est difficile de croire à la vérité. Et au mensonge ? On a plus confiance en lui.
— La seule chose que je sais, c'est que ces photos ne sont pas inutiles.
— Elles le sont. Elles sont absolument inutiles.
— Vraiment ?
— Absolument.
— D'accord. Alors déchire-les.
— Tu me mets au défi ?
— Alors, tu hésites ?

Scraaatch !

J'ai pris la photo tout au-dessus de la pile et je l'ai déchirée par le milieu.

Mon visage s'est partagé en deux morceaux m'observant de ses deux yeux séparés. Et, d'une certaine manière, il est devenu plus réel qu'auparavant.

Mon image partagée en deux morceaux, j'étais scindée en deux morceaux, effrayée à chaque instant et pourtant dans l'attente qu'ils soient rassemblés. C'est pareil de retrouver son unité en étant rassemblée que de se liquéfier après avoir été broyée. Je désire être recollée. Je ne désire pas être recollée. Rester partagée, c'est une joie. Au moins, j'existe. Telle que je suis. En morceaux, mais c'est vraiment moi. Je serai détruite aussitôt que je serai recollée.

La photo déchirée me dévisageait, témoin de mon impuissance.

Je l'ai ramassée. Pour la déchirer une seconde fois.

Scraaatch ! Aussitôt après l'avoir à nouveau déchirée, je l'ai regardé, lui. Son visage paraissait s'être aussi déchiré. Une ligne de douleur était apparue. Du front au menton. Son visage s'était fragmenté, comme un miroir brisé.

J'ai déchiré la photo et je l'ai jetée devant lui.

Peut-être qu'il va me tendre la main pour me tirer vers lui ? Peut-être qu'il va rassembler toutes les photos qui restent ? Peut-être qu'il va me crier d'arrêter de tout déchirer ? Peut-être qu'il va coller mon visage partagé à son visage fragmenté ? Peut-être qu'il va ajouter un morceau déchiré de son visage à un morceau du mien, pour partager sa douleur ? Peut-être...

Il n'a rien fait. Il n'a pas tendu les bras, il n'a même pas remué les lèvres.

Scraaatch ! J'ai déchiré une deuxième photo.

Scraaatch ! Une troisième... une quatrième... une cinquième...

Son visage s'est déchiré lui aussi. Les lignes de douleur sont devenues bien visibles. Il est resté assis silencieusement et une satisfaction animale a grandi en moi.

Scraaatch ! Une dixième... une onzième... une douzième...

Il est resté toujours silencieux. J'ai continué à déchirer les photos. Je les ai déchirées et j'ai jeté les morceaux devant lui. Mon visage découpé et furieux le fixait. Les larmes lui sont montées aux yeux, mais il ne m'a pas arrêtée.

Scraaatch ! Une vingt-cinquième... une vingt-sixième... une trentième... une quarantième...

Le tas de photos déchirées grandissait. Comme les morceaux de bois d'un bûcher funéraire. Pêle-mêle. Grandes et petites. Les unes au-dessus des autres.

Les bras tendus je me suis élancée et je me suis collée à lui. Je l'ai serré contre ma poitrine, si fort qu'il en a eu le souffle coupé avec un bruit de sifflement.

Incontrôlable, j'ai pleuré.

— Pourquoi tu m'as laissé faire ça ? Pourquoi ? Pourquoi ? ai-je dit encore et encore.

Il n'a rien répondu. Deux gouttes sont tombées sur ma tête.

Étonnée, sans voix, je l'ai regardé fixement.

Des larmes coulaient sans discontinuer de ses yeux.

Mes pleurs ont cessé.

Je l'ai regardé. Muette, silencieuse, déconcertée.

Alors, lui aussi, il peut donc pleurer.

J'ai continué à le regarder.

Finalement, sans se préoccuper de son visage humide et creusé par d'innombrables lignes de douleur, il m'a souri aussi. Lentement.

— La meilleure chose, lui dis-je, c'est que même te faire souffrir me fait du bien.

— Non, ce n'est pas ça. La meilleure chose, c'est que tu puisses me faire souffrir. Cela fait trente-deux ans que personne n'a pu me faire souffrir. Toi, tu as pu. Amplement. Intensément.

Je suis sans défense.

Tellement bien que tu as pleuré. Et souri en pleurant.

« Pourquoi as-tu pleuré ? », ai-je pensé. Il fallait que je lui demande : « Pourquoi as-tu pleuré ? À cause d'une trentaine, d'une quarantaine de photos ? Tant de souffrance pour quelques bouts de papier déchirés ? Pour mon visage ? Pour tes efforts de collectionneur anéantis ? » Je devais lui demander. Non, c'est autre chose. Autre chose... c'est certainement autre chose !

Je n'ai pas demandé. Il m'a donné la réponse :

— Aujourd'hui, j'ai vu ta mort de mes propres yeux, a-t-il dit tout doucement, avec une profonde tristesse.